

MON FILM POLICIER

ROBERT MONTGOMERY
et **WANDA HENDRIX**
dans



20 frs
Belg. Luxemb.
4 frs

16 pages
N° 30

ET TOURNENT LES CHEVAUX DE BOIS

L'HOMME INVISIBLE

Universal Film présente

Robert MONTGOMERY

dans

ET TOURNENT LES CHEVAUX DE BOIS...

avec

WANDA HENDRIX	Pila
THOMAS GOMEZ	Pancho
D. ARTHUR SMITH	Retz
ANDREO KING	Marjoria
FRED CLORCH	Hugo

Mise en scène de Robert Montgomery

Page 16 couverture, Wanda HENDRIX

L'AMERICAIN Blackie Gagin vient de descendre de l'autocar à la station terminus de New Mexico. Porteur d'une toute petite valise, il se dirige vers l'intérieur de la gare devenue rapidement déserte car, à cette heure avancée de la nuit, tous les voyageurs sont pressés de rentrer chez eux et le chauffeur de conduire son car au garage. D'un pas calme, Blackie s'approche du mur où les coffres-forts de louage sont adossés. Il met une pièce dans la fente destinée à cet effet et la petite porte s'ouvre. Après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de lui, il sort son portefeuille, en tire un chèque plié en deux et le dépose dans le petit coffre. Il en referme la porte et retiré la clé.

Gagin hésite, car il lui est impossible de garder cette clé sur lui. Heureusement, une idée lui vient lorsque son regard se pose sur l'appareil distributeur de shewing-gum. Il en met un morceau à la bouche et, après l'avoir rapidement mâché, il le colle à l'anneau de la clé. Encore quelques pas hésitants et le voilà qui semble fort intéressé par la grande carte du Mexique qui, dans son large cadre de bois, occupe presque tout le grand mur opposé à celui des coffres. Gagin en profite pour y glisser la clé qu'il fixe à l'aide du mastic improvisé. Personne n'a vu son manège et il peut sortir tranquillement de la gare des autocars.

Une fébrile animation règne dans les rues de la ville car c'est l'époque de la « Grande Fiesta ». Sur une petite place, un manège de chevaux de bois tourne au son d'un criard piano mécanique. Le gros Pancho est fier de son manège et particulièrement d'un cheval rose attelé à un petit coupé miniature où les gosses de la ville montent à plusieurs en se bousculant avec de joyeux cris.

Pancho hurle son boniment en espagnol pour attirer sa jeune clientèle. Le vieil homme met de la poésie dans chacune de ses phrases car c'est un rêveur et un philosophe:

— Allez, choisissez votre cheval, crie-t-il aux gosses qui entourent le manège et dont les yeux brillent d'envie. Un tour sur « Tio-Vio » et vos regards trouveront les étoiles. Vous verrez, vous vous sentirez au ciel...

Trois jeunes filles sont dans la foule et vont se décider à faire un tour de chevaux de bois, quand une voix d'homme les fait se retourner : c'est Gagin qui demande:

— Vous parlez anglais?



Pila était au milieu d'un groupe de jeunes filles

— Oui, répond Carla.

— Où est l'hôtel « La Fon-da » ?

C'est Maria cette fois qui s'empresse de renseigner ce bel étranger :

— Là-bas, où sont les magasins, dit-elle en désignant l'angle opposé de la place.

Quant à la troisième, elle est restée comme figée à regarder cet homme. Ses yeux brillent d'une si intense lueur que Gagin demande, étonné par son étrange attitude :

— Que regardez-vous ainsi ? Qu'avez-vous ? C'est à vous que je parle !...

Enfin, la fillette sort de son mutisme et propose :

— Je vais vous montrer où est l'hôtel...

En quelques pas, ils ont atteint la façade du palace toute brillante de lumière. Gagin la remercie et va pour rentrer dans l'établissement quand la fillette le retient par le bras :

— Prenez ceci, dit-elle en lui tendant une sorte de toute petite poupée. S'il vous plaît, mettez-la dans votre poche et ne la per-

dez pas. Son nom est Ishta et ma grand-mère me la donne chaque fois que je viens dans une ville pour qu'il ne m'arrive rien... Gardez-la pour vous protéger....

Elle met le fétiche de force dans la poche de Gagin et se sauve en courant.

L'intuitive petite Pila a compris que la mort rôle sur cet homme depuis son arrivée à New Mexico.

GAGIN ne peut obtenir une chambre dans cet hôtel qui est comble à cause de la fête. Il n'y attache d'ailleurs aucune importance car le principal pour lui est de connaître exactement le numéro de l'appartement de celui dont il est venu se venger. Il inscrit un nom sur une enveloppe, la cache bien qu'elle soit vide et la tend au portier en demandant :

— Voulez-vous mettre cela dans la boîte de monsieur Franck Hugo.

— Mais certainement monsieur.

Et le portier introduit le papier dans la case portant le numéro 22.

Dans le couloir du premier étage, Gagin trouve enfin l'entrée de l'appartement recherché. Un valet lui ouvre la porte à laquelle il vient de frapper :

— Je voudrais voir monsieur Franck Hugo !

— Si vous aviez téléphoné d'en bas comme il est de coutume, vous auriez vu que monsieur Hugo n'était pas là, répond le domestique prêt à refermer la porte.

Mais Gagin a vivement avancé le pied pour éviter qu'elle ne lui soit cognée à la figure. Il insiste tout en marchant résolument vers le valet qui déclare à nouveau :

— Je vous dis que monsieur n'est pas là...

Il ne peut cependant empêcher Gagin de pénétrer dans l'anti-chambre bien qu'il lui conseille :

— Si vous n'avez pas de rendez-vous, il faut aller attendre en bas !

Mais Blackie est déjà confortablement installé dans un grand fauteuil du salon et il semble que



« Que regardez-vous ainsi ? »

plus rien ne pourra le lui faire quitter.

Le domestique s'avance alors en le menaçant lorsqu'un formidable coup de poing, en pleine figure, l'envoie rouler dans un coin, sans connaissance. Gagin se rassied et attend. Quelques instants plus tard, la porte d'entrée s'ouvre sur une ravissante jeune femme.

— Franck est-il là ? demande-t-elle avant de s'arrêter interdite à la vue du domestique étendu sans vie. Puis son regard se pose sur Gagin.

— Vous avez fait cela ?

— Oh, il n'a pas grand-chose...

Un petit sourire fleurit aux coins des lèvres de la femme :

— Je ne me tourmentais pas et beaucoup de gens vous seraient reconnaissants... Il est d'ailleurs très bête ! mais puis-je vous demander ce que vous faites là ?

— J'attends Franck Hugo !

— Il devrait être là dans quelques minutes. Nous devons dîner ensemble. Allez-vous être de nôtres ?

Gagin n'aime pas le petit air sûr de soi qu'arbore cette jolie femme et la déclare tout net :

— Ecoutez, je vous conseil d'arrêter de chercher à me tirer les vers du nez !

Mais Marjoire Lundeen ne se laisse pas facilement impressionner et elle hausse les épaules bien qu'elle se rende parfaite-

ment compte que son interlocuteur n'hésiterait pas à se servir de l'arme qu'il tripote au fond de sa poche.

Gagin se précipite vers le téléphone dont la sonnerie vient de retentir. C'est Hugo qui, croyant avoir à faire à son domestique, le prévient qu'il ne rentrera pas avant le lendemain. L'Américain, dûment renseigné, s'apprette alors à sortir quand Marjorie lui demande :

— Quand Franck reviendra, qui dirai-je est venu ?

— Dites-lui simplement qu'un copain de Shorty a demandé après lui et qu'il reviendra...

Blackie se trouve de nouveau parmi la foule qui se presse dans le grand hall de l'hôtel. Un homme le suit et l'accoste :

— Hello, monsieur Gagin, que pensez-vous de dîner... le grill est ouvert...

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Retz... Je sais que vous ne me connaissez pas mais venez, nous ferons connaissance: Blackie Gagin !

— Les deux hommes sont installés à une table et Gagin ne cache pas son étonnement :

— Vous savez mon nom ?

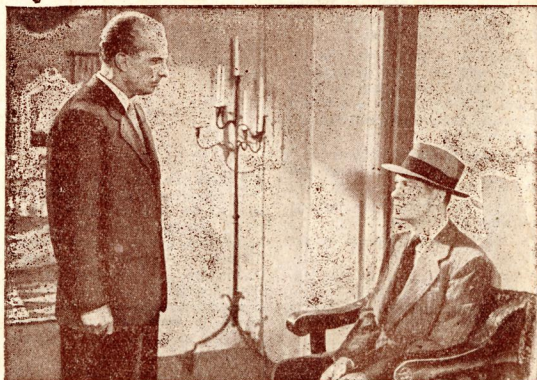
Retz a souri :

— Oh, je sais des tas de choses... par exemple que vous êtes arrivé par un car dans lequel vous êtes resté assis tout le chemin depuis Washington... Je trouve aussi que c'est intelligent cette lettre à Hugo pour savoir le numéro de sa chambre... Vous y êtes monté et vous avez attendu jusqu'à ce que vous soyez sûr qu'il ne rentrera que demain... Je pense que vous savez que vous n'allez pas trouver de chambre dans ce pays car la fête l'a complètement rempli.

— Vous êtes policier ! réalisez brusquement Gagin.

— C'est à peu près cela...

— Ah ! agent du gouvernement. Mais comment ce fait-il que vous me connaissiez...



« Allez l'attendre en bas !... »



Pancho donna asile à Blackie

— Je vous ai vu à Washington chez Shorty Thompson pendant l'enquête où vous avez d'ailleurs attesté que vous ne saviez pas qui avait tué votre ami...

— Oui, avoue Gagin. Les policiers et moi ont été trompés. Mais je me demande ce que vous faites ici.

Le commissaire Retz expliqua alors qu'il avait pour mission de suivre Franck Hugo et qu'il surveillait ses moindres gestes depuis six mois. La police pensait que c'était lui l'auteur d'un meurtre commis à Washington quelques mois auparavant et depuis lequel Hugo avait passé la frontière. Malheureusement, les inspecteurs n'en avaient aucune preuve et devaient se contenter d'attendre que l'homme se trahisse. Retz avait compris la raison de l'arrivée de Gagin qui était l'ami de la victime mais il lui conseillait la prudence:

— Je crains que vous ne soyez ici pour arranger les choses pour Shorty en tuant Hugo... ce serait bête car il a beaucoup d'amis ici et il est trop difficile pour vous... Soyez chic, laissez-le nous; nous l'aurons...

Mais Gagin n'est plus un enfant. La guerre, il l'a faite depuis le premier jour pour n'en retirer qu'une belle décoration au lieu de la situation que son courage lui permettait de briguer. Quand

il était revenu, nanti seulement d'une rangée de rubans, il s'était heurté à ceux qui, restés à l'arrière, s'étaient partagés toutes les bonnes places. Depuis, il avait pris l'habitude de régler lui-même ses affaires et n'avait plus

envie d'aider le gouvernement. Il estimait qu'il l'avait assez fait pendant ces trois années de batailles.

— N'y a-t-il rien d'autre dans votre esprit, demanda-t-il méfiant.

— Vous savez bien que je n'aimerais pas que ce monsieur vous ait... et puis il y a trop longtemps que nous nous occupons pour qu'il lui arrive quelque chose maintenant. Je vous répète que je travaille pour le gouvernement !

Mais Gagin s'était levé:

— Moi je l'ai fait pendant la guerre...

Et il est sorti du restaurant sans ajouter un mot.

Dans le hall, Marjorie Lundeen et l'homme l'accompagnant, Locke, l'ont suivi du regard...

..

LE chasseur de l'hôtel lui avait indiqué un bar où on consentirait peut-être à lui louer une chambre pour la nuit. C'était aux « Trois Violettes », un établissement situé un peu en dehors de la ville. Tapie tout contre la porte, une frêle silhouette semblait attendre et Gagin eut la surprise de reconnaître en elle la petite Mexicaine qui lui avait donné un fétu.



« Savez-vous quelle sorte d'ennuis il a?... »

— Je croyais ne jamais vous revoir, déclara-t-elle heureuse, quand elle l'eut reconnu à son tour.

Il n'y avait pas de chambres aux « Trois Violettes » et ce fut Pila qui se proposa pour le tierer d'embarras. Elle le présenta à Pancho qui avait une baraque à côté de son vieux manège. L'Américain séduisit facilement le vieil homme en lui offrant quelques verres de Téquilla et celui-ci lui donna l'hospitalité dans son étrange domaine.

Le lendemain matin de très bonne heure, Gagin était de nouveau à l'hôtel « La Fonda » et Hugo accepta de le recevoir non, sans avoir prié Docke, son secrétaire, de se tenir à sa disposition dans la pièce voisine. Il accueillit son visiteur avec un sourire des plus aimables :

— Je suis heureux de vous voir, monsieur Gagin, dit-il. Mais comment va notre ami, monsieur Retz ? On m'a dit que vous lui aviez parlé.

Décidément le policier avait raison, Franck Hugo avait beaucoup d'amis qui le renseignaient fort bien. Il fallait donc jouer au plus malin.

— Qu'aurais-je à lui dire ? demanda Blackie d'un air parfaitement étonné.

Je ne sais pas mais, peut-être, visiez-vous tous les deux la même chose... Alors, vous êtes l'ami de Shorty ? C'était un gentil garçon. N'étiez-vous pas dans le même régiment tous les deux ? J'ai un faible pour les anciens soldats et je lui ai donné une bonne place quand la guerre a été finie, 100 dollars par semaine pour qu'il veille à ce que les gens ne m'ennuient pas trop ; cela aurait dû arranger ses affaires... C'est dommage que votre ami Shorty soit devenu un voleur ce qui est drôle pour un garçon qui venait de si bien se conduire pour sa patrie. Mais il avait de gros besoins... Seulement c'était le genre de voleurs que je n'aime pas... ni moi, ni les autres, et j'ai l'esprit large.

Gagin, confortablement installé dans un fauteuil, fumait calmement le cigare que Hugo lui avait offert dès son arrivée et l'écouait les paroles de celui dont il voulait se venger. Il admirait avec quelle facilité Franck travestissait la vérité mais il se gardait bien de l'interrompre.

— Je vais tout vous expliquer en deux mots, poursuivait Hugo. Shorty m'a pris quelque chose



Blackie avait été poignardé

qu'il a voulu me revendre ; je n'aime pas cela et vous ne l'aimez pas non plus si vous étiez dans mon travail. Mais je voulais ce que Shorty avait et il refusait de me le donner. Il y a eu une bataille dans laquelle votre ami n'a pas été aussi fort qu'il le croyait...

Gagin contint mal la colère montant en lui :

— Donc, vous l'avez fait tuer ? dit-il furieux.

— Dites qu'il a perdu la partie.

— Contre trois gars en veste noire ? Seulement ils n'ont pas eu ce qu'ils cherchaient...

En effet, l'objet de la rixe entre Hugo et Shorty était un chèque de 1.000 dollars signé par Franck pour un groupe politique. Or, ce papier, très compromettant pour Hugo, se trouvait maintenant en possession de Gagin qui déclara :

— C'est moi qui l'ai... Son numéro est : 6431...

Franck Hugo comprit alors qu'il avait à faire à forte partie et qu'il valait mieux montrer tout de suite de la bonne volonté. De plus, Gagin ne semblait pas bête puisqu'il affirmait n'avoir pas eu

l'imprudence de venir avec le papier sur lui.

— Combien en voulez-vous ?

— 30.000.

— Shorty en voulait seulement quinze...

— Les quinze en plus sont un acompte pour lui...

Hugo comprit qu'il avait décidé à faire à un adversaire de taille et un bref dialogue s'engagea entre les deux hommes, décidés tous les deux à vaincre l'autre.

— Vous êtes un véritable ami, je vois, ironisa Hugo mais vous semblez plutôt travailler à votre propre compte...

— Donnez-m'en trente ou je le donne à Retz, déclara Gagin.

— Alors, allons-y carrément ! Vous et moi, nous mangeons dans le même plat... Oui, vous aviez l'habitude de penser que vous étiez un gars régulier, travaillant dur, honnêtement et que les choses allaient venir à vous ; puis vous vous êtes aperçu que vous vous étiez trompé ; que les gens n'étaient intéressés que par l'argent...

— Vais-je avoir mes trente bil-



Pila le fit sortir du buisson

lets ou je le fais retomber sur vous, coupa sèchement Gagin..

Huglo déclara alors tranquillement :

— Je serais un idiot d'acheter cela... Savez-vous dans quel trou vous me metteriez... Le vendeur peut avoir une photo du chèque et il faut payer encore pour elle; puis il se souvient du numéro et de la banque... et on donne cette information à Retz... Non, je n'achète décidément rien!

Gagin ne manqua pas de lui rappeler qu'il risquait vingt ans de prison pour avoir volé le gouvernement et Hugo sembla s'amadouer :

— Oui, cela vaut la peine d'y penser, avoua-t-il. Je commence à être fatigué d'avoir ce chèque qui me hante. Vous voulez la somme en argent, naturellement? Je ne l'ai pas sur moi et cela va prendre quelques heures pour l'obtenir.

Gagin accepta alors le rendez-vous que Hugo lui donna et les deux hommes décidèrent de se retrouver le soir même à sept heures dans un restaurant : le « Hip-Top ».

Pendant ce temps, la petite Pila attendait Blackie en rôdant

autour du Palace. C'est là que Retz la rencontra en y arrivant. Il la reconnut pour l'avoir vue parler à Gagin devant les « Trois Violettes ». De plus il avait remarqué que depuis le matin la jeune fille n'avait pas quitté l'Américain.

— Bonjour, lui fit-il. Vous attendez votre ami? Vous le connaissez depuis longtemps?

— Hier, répondit Pila.

La fillette baissa la tête en rougissant et Retz continua à l'interroger habilement.

— Vous savez quelle sorte d'enfant il a? Qu'en pensez-vous?

— Il va mourir peut-être...

Cette étrange réponse laissait espérer au policier que Gagin avait peut-être fait des confidences à la petite Mexicaine. Il fallait donc essayer de savoir jusqu'à quel point elle était au courant des affaires de son nouvel ami.

— Et dans combien de temps va-t-il mourir? demanda-t-il.

— Cela approche.

— Je l'ai vu mort... Oui, hier quand il est venu au manège... J'ai vu sa figure morte, ses yeux

étaient fermés, sa peau était blanche... Il était mort!

Retz ne fut pas trop mécontent d'être interrompu par Gagin qui sortait de l'hôtel car les réponses de la jeune fille ne lui avaient rien appris. Elle ne parlait que d'une intuition mais non d'une certitude.

Quelques instants plus tard, la petite Mexicaine se retrouvait dans un restaurant où Gagin avait voulu l'amener et il avait commandé un excellent déjeuner que la fillette dégustait à la fois intimidée et ravie. C'est alors que Marjorie, entrant dans la salle, aperçut Gagin qu'elle cherchait vainement depuis sa visite chez Hugo. Elle se dirigea rapidement vers la table et demanda un entretien à l'Américain. Elle y mit une telle insistance que, malgré son ennui, il ne put refuser. Ils s'isolèrent tous deux dans un coin du restaurant et Marjorie lui expliqua pourquoi elle le cherchait.

— Frank vient de me dire ce que vous aviez fait... expliqua-t-elle. Vous êtes fou de demander seulement trente mille... Savez-vous ce qu'il demanderait à votre place? Un million et il l'aurait!... Si vous me laissez faire, je vous en aurai deux fois plus et encore pour moi...

Gagin n'aimait pas cette sorte d'aventurière et détestait encore bien plus les femmes se mêlant de ses affaires. Pourtant celle-ci semblait forte et il s'en méfiait. Il fit mine d'être susceptible d'entrer dans son jeu pour savoir exactement où elle voulait en venir.

— Et comment faire? demanda-t-il.

— Ne lui donnez pas le chèque. Donnez-le à un notaire à Tulsa ou autre part mais à un notaire honnête. Mettez-le dans une enveloppe scellée et payer-le 100 dollars en lui disant que si quelque chose vous arrive, il doit envoyer l'enveloppe au F. B. I... Ensuite, vous allez voir Franck et vous lui dites ce que vous avez fait. Puis vous lui demandez cent mille dollars. Quand c'est fait, vous lui en demandez cent autres... J'ai appris cette sorte de finance par Franck lui-même. De plus, c'est la seule façon pour vous de rester vivant... Ce serait merveilleux si vous le faites bien. Hugo a des millions...

Mais Gagin ne s'était pas laissé convaincre et il lui répondit avec un sourire moqueur :

— Vous êtes intelligente, mais je ferai cette affaire moi-même.

Marjorie Lundeen avait alors quitté le restaurant très dépitée.

Dans la ville la fête commençait et toute une foule bruyante suivait le défilé des masqués le long des rues. Gagin ne pensait pas un instant à partager la joie générale. Qu'importait les belles filles qui l'accostaient en lui demandant d'être leur cavalier ! Il avait autre chose à faire ! Il voulait être à sept heures tapant au rendez-vous d'Hugo et il y fut.

Franck, déjà arrivé, se trouvait à une table avec Marjorie et des amis. Il voulait entraîner Gagin vers le bar mais la jeune femme s'y opposa.

— Vous avez bien un instant... Que monsieur Gagin s'installe avec nous. Mais avant j'ai envie de danser !... Après tout, c'est la fête !...

Blackie s'inclina devant Marjorie car il avait compris qu'elle désirait lui parler. Sitôt sur la piste, il demanda :

— Qu'avez-vous dans la tête ? un traquenard et s'était laissé fai-



— Il nous surveille... j'ai peur de parler ici... suivez-moi...

Elle l'entraîna dans le jardin entourant le restaurant.

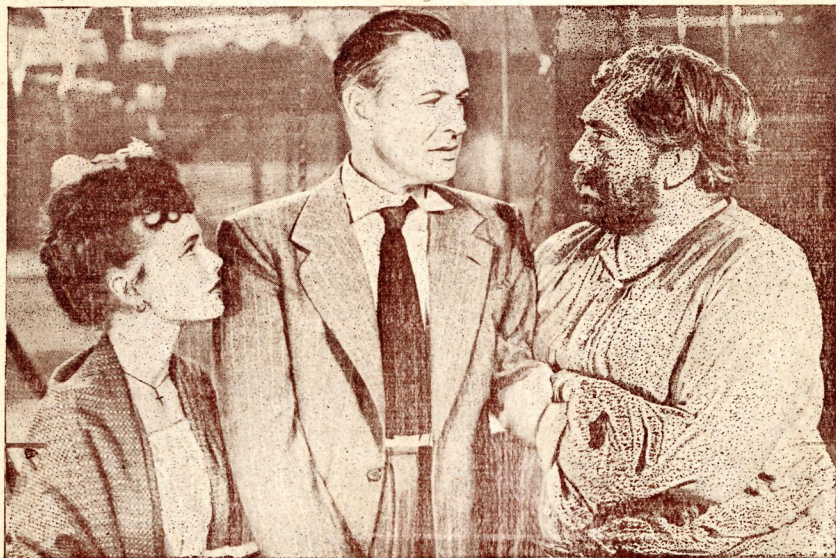
Avant de l'informer la jeune femme demanda une cigarette et, comme il la lui offrait, il sentit un coup violent s'abattre sur sa tête, une cuisante douleur entre les épaules et il perdit connaissance... Marjorie rentra tranquillement dans la salle.

Ainsi Gagin était tombé dans

re comme un enfant. Heureusement qu'il avait pris la précaution de ne pas emporter le chèque au rendez-vous et, en le fouillant, ses agresseurs s'aperçurent qu'ils l'avaient poignardé pour rien. Ils le traînèrent dans un bosquet où il le laissèrent agonisant. La petite Pila veillait et, guidée par son instinct, elle découvrit son ami étendu à terre, perdant son sang en abondance. Elle se souvint que Pancho savait très bien soigner les coups de couteaux et elle courut lui demander du secours. Les deux Mexicains traînèrent leur ami jusqu'à la baraque du manège et là on le réconforta.

La nuit était complètement venue et Gagin s'était profondément endormi quand trois hommes surgirent sur la petite place déserte. C'étaient les agresseurs de l'Américain qui le recherchaient depuis qu'ils avaient découvert que le corps n'était plus dans le buisson.

Pancho les retint un moment pendant que Pila traînait péniblement le blessé vers le manège. Elle le fit monter dans le petit attelage où elle le cacha et s'installa sur le cheval de bois... et tourment les chevaux de bois.



Pancho soigna la blessure



Deux hommes cherchaient Gagin

Les hommes qui s'étaient précipités pour fouiller la baraque de Pancho repartirent bredouille.

Quelques instants plus tard, au prix d'un terrible effort, Gagin réussissait à sortir de sa cachette et Pila le supplia de quitter la ville où ses jours étaient vraiment trop menacés. Il se sentait d'ailleurs de plus en plus mal car la fièvre que lui donnait sa blessure ne cessait de monter. La jeune fille le soutint jusqu'à la gare des autocars et, aidé par elle, il récupéra son précieux chèque dans le coffre où il l'avait déposé à son arrivée. Il le lui confia avant qu'elle ne s'installe sur un siège de l'autobus encore désert. Ils avaient une bonne heure d'avance sur l'instant du départ. Pila descendit se procurer les billets pour son pays natal où elle voulait l'emmener et le cacher. Mais, une fois seul, un nom revint sans cesse à son esprit: celui de son ami Shorty. Dans l'espèce de délire que lui donnait la fièvre une idée le hantait: il ne pouvait pas partir sans avoir vengé son ancien camarade de guerre. Il profita de l'absence de Pila pour descendre de l'autocar et se diriger en titubant vers l'hôtel « La Fonta ».

Lorsqu'il arriva à la porte de Hugo, il ne distinguait presque plus les traits de Franck quand celui-ci vint lui ouvrir. Une chose le frappa pourtant: c'était l'appareil pour les sourds que portait le maître-chanteur. Il ne l'avait jamais remarqué car Hugo le dissimulait habituellement sous son veston; or il était en bras de chemise à ce moment-là. Franck accueillit Gagin avec un sourire narquois quand il vit l'état dans lequel il se trouvait. Il l'aidait à s'asseoir lorsque Pila poussa timidement la porte. Elle avait suivi les traces des pas chancelants de Gagin et, folle d'inquiétude, n'avait pas hésité à s'introduire chez l'ennemi de l'homme qu'elle aimait.

Hugo appela immédiatement deux de ses lieutenants pour vérifier si personne d'autre ne se trouvait dans le couloir. Puis il revint vers Gagin et le fouilla sans parvenir à trouver le chèque qu'il cherchait. Il se mit alors en devoir d'interroger Blackie dont l'esprit s'embrouillait de plus en plus. Son interrogatoire commença avec douceur car le moindre coup sur le blessé lui aurait fait perdre connaissance complète-

ment. Hugo sortit de sa poche une liasse de billets et proposa:

— J'ai de l'argent ici, maintenant, dites-moi où est le chèque? Vous avez dû le cacher quelque part de peur de n'être pas payé mais voilà la somme...

— Je ne me souviens pas, bredouilla Gagin.

— Essayez de vous en souvenir... c'était dans votre portefeuille!

— Oui...

— Puis vous l'avez retiré?

— Oui...

— Où l'avez-vous mis?

— Je ne me souviens plus...

Un des hommes de Hugo s'avança alors en levant la main.

— Peut-être puis-je vous aider à vous souvenir...

Et, sur un signe affirmatif de son maître, une pluie de coups s'abattit sur le moribond. Pila hurlait:

— Il est malade... s'il vous plaît, il est malade!... Il ne sait pas... il l'a perdu!

Les trois hommes se retournèrent alors vers la fillette, se doutant qu'elle devait en savoir

plus qu'elle ne le disait. Et ce fut sur elle que les poings se dirigèrent, lorsque une voix fit tout à coup sursauter les trois gangsters :

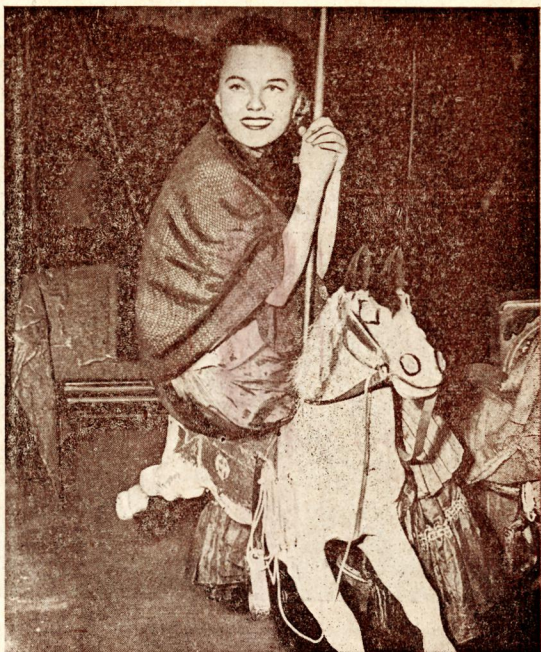
— Bravo, monsieur Hugo, vous êtes l'homme qui sait s'occuper des femmes ! ironisait l'inspecteur Retz, entré sans bruit, revolver au poing.

Sous la menace de son arme, il fit adossé au Mur Hugo et ses deux amis ; délivrant ainsi la petite Pila, puis il s'adressa à Gagin :

— Je vous ai suivi depuis que vous avez quitté le manège et je voulais être là quand Hugo essaierai de vous prendre le chèque. Je sais qu'il aurait pu l'avoir si j'avais attendu quelques minutes de plus pour intervenir ; mais ce n'est pas plaisant de voir des gens battus...

Hugo suivait avec anxiété ce qui se disait car il n'entendait plus. Il s'était retourné si vite lorsque Retz était entré que son appareil lui avait été arraché. Se demandant avec terreur ce que le policier et Gagin pouvaient bien se dire, il essayait de se disculper à l'avance en accusant Blackie.

— Ce garçon m'a demandé trente mille dollars... Mais qu'allez-vous avoir ?... Rien ! Peut-être vais-je être envoyé en prison mais cela ne vous mettra pas beaucoup d'argent dans votre po-



« ...Et tournent les chevaux de bois ! »



Blackie se dirigea vers le car, soutenu par Pila

che. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je parle à des êtres comme vous, petite fripouille ! Toute votre vie vous passez votre temps à vous tourmenter pour de petites choses. Un travail ?... Une augmentation ? Pourquoi ne pas demander cent billets !... Cent billets qui vous permettront de finir votre vie tranquille !

Gagin ne daigna même pas répondre et, tendant la main vers Pila, il lui demanda le chèque qu'il remit sans mot dire au policier. Hugo avait assisté haletant à la scène ; mais, comme Blackie se dirigeait vers lui pour lui dire tout son mépris, Retz l'arrêta :

— Il ne peut pas vous entendre, ses oreilles sont arrachées...

— Il peut peut-être entendre cela, répliqua Gagin en décochant à Franck un formidable coup de poing.

Quelques instants plus tard, Hugo traversait le hall de l'hôtel, accompagné par Retz et menottes aux mains, tandis que Pila, radieuse, soutenait Blackie Gagin.

Universal International présente :

L'Agent Invisible

avec

Ilona MASSEY et John HALL



Résumé du précédent numéro

Frank Raymond possède une drogue qui a le pouvoir de rendre invisible. Il offre, pendant la guerre, ses services au gouvernement américain. Envoyé à Berlin par les services d'espionnage U.S., Frank Raymond entre en contact avec Maria Sorenson qui doit recevoir à dîner un membre de la police secrète allemande : Oberst Heiser. Frank Raymond, invisible, assistera à ce dîner.

TOUT A COUP, elle sursauta, car la sonnette venait de retentir de la façon toute spéciale dont Heiser s'annonçait. Il arrivait en s'entourant toujours de précautions, non seulement à cause de sa personnalité, mais aussi parce que Maria était officiellement la maîtresse de son chef direct. Pour être encore mieux reçu, il avait apporté du champagne (de la France occupée, avait-il précisé !) et un poulet du Danemark (également occupé !).

Frank s'était retiré dans un coin de la pièce et avait promis de ne pas signaler sa présence. De temps en temps, Maria jetait des regards inquiets dans sa di-

rection. La jeune femme et son compagnon s'étaient mis à table et entamèrent leur souper pendant que Heiser ne cessait de l'admirer et de lui faire compliments de sa beauté. Mais, pendant qu'il faisait sa cour, il mangeait ; il mangeait même si glou-tonnement que rien qu'à le voir Frank sentait sa faim devenir insupportable. Ni tenant plus, il profita de l'instant où Heiser se trouvait en difficulté avec une bouteille le champagne qu'il ne parvenait pas à déboucher pour s'approcher doucement et, d'un geste rapide, saisit l'aile de poulet qui se trouvait dans son assiette.

Lorsque Heiser revint à son assiette, il eut l'étonnement de constater qu'elle était vide :

— C'est étrange, j'étais sûr que vous m'aviez servi du poulet.

Maria, comprenant qu'elle était la cause de cette disparition, arrangea les choses en affirmant qu'il avait dû le manger sans y faire attention.

— C'est possible, convint l'officier. D'ailleurs je suis très préoccupé en ce moment... J'ai du travail par-dessus la tête... deux heures de conférence avec le Fuehrer m'ont presque tué...

Maria profita de ce début de confidences pour en attirer d'autres.

— Voyons, Carl! Ne me dites pas que le Fuehrer a des conférences personnelles avec vous !...

— Mais si, se piqua Heiser. Simplement lui et moi ! Il m'avait appelé juste avant de partir pour le front de l'Est.

Comme elle prenait un petit air sceptique, il continua, pour bien prouver son importance :

— Il a ordonné une attaque contre les Etats-Unis !...

Franck était retourné dans son coin et retenait son souffle pour mieux entendre. D'ailleurs, Maria l'aidait magnifiquement par son habile façon de questionner l'allemand sans en avoir l'air.

— Comment pouvez-vous attaquer les Etats-Unis à 4.000 kilomètres de là, demandait-elle avec ironie.

— Pour le Fuehrer, il n'y a pas de place trop éloigné !... Même par les Etats-Unis. Il a d'ailleurs fixé le jour !

— Vraiment !... Quand ?

Heiser eut peur un instant d'en avoir trop dit et tenta de se retrancher derrière un échappatoire.

— Oublions la politique, déclara-t-il, en levant sa coupe de champagne.

Mais Maria ne lâchait pas facilement une proie et elle savait que Heiser était très sensible aux compliments. Elle poursuivit, comme si elle n'avait pas entendu sa réflexion :

— Un jour vous serez l'homme le plus important du parti !... Vous avez la force de Goering, la vitalité de Gobelts, la finesse et la ruse de Hess... Je ne serais pas surprise si vous deveniez le successeur du Fuehrer lui-même.

Heiser se rengorgeait en écoutant tous ces compliments. Il se demandait pourquoi une femme pensait de telles choses à son endroit, pouvait encore appartenir à un autre que lui, fût-ce le puissant Stauffer.

— Je ne peux pas comprendre pourquoi Stauffer a laissé la Gestapo vous entraîner dans un travail aussi risqué, dit-il en se rapprochant de la jeune femme. Vous laissez piloter des avions ! Tirer avec un revolver ! Enfin faire le travail d'un espion !... Ce n'est vraiment pas la place d'une si jolie fille...

Il l'avait prise par la taille :

— Moi, je ne vous enverrai pas en mission... Je vous garderai toujours avec moi...

Mais il devenait de plus en plus entreprenant et Franck, dans son coin, s'énervait de voir ce gros bonhomme tenter d'enlacer la jolie Maria Sorenson. Il ne résista pas à l'envie qu'il avait de le souffleter. Pour cela, il se saisit d'un plat et l'envoya à la figure de l'auguste membre de la Gestapo. A la vue de celui-ci, tout barbouillé de sauce et rouge de honte de se présenter ainsi devant la femme qu'il voulait séduire, Maria ne put s'empêcher d'éclater de rire ; l'Allemand se trouvait très bête.

— Vraiment, je ne comprends pas ce qui a pu m'arriver...

— Ce n'est rien... cela va sécher, parvint à dire Maria.

Mais à ce moment un autre plat vint sauter tout seul à la figure de Heiser... et le rire de Maria redoubla tellement qu'Heiser se fâcha :

— C'est une insulte au Parti nazi. J'ai fait tuer des gens pour moins que cela !...

Et il appela son garde de corps qui se tenait en faction à la porte de l'appartement, lui intimant l'ordre de surveiller Mme Sorenson qu'il mettait en état d'arrestation.

Il sortit en claquant la porte, croyant laisser Maria seule.

Celle-ci se retourna dans la direction où Franck agitait une cigarette.

— Vous avez tout fait manquer ! dit-elle, furieuse.

L'homme invisible s'excusa, peinaud de sa maladresse :

— Il devenait vraiment trop entreprenant...

A cet instant surgirent deux hommes que Heiser avait envoyés pour surveiller plus étroitement encore la jeune femme.

— A qui parlez-vous ? demanda l'un d'eux. Nous avons entendu voix d'un homme...

Pour toute réponse il reçut, sans savoir d'où, un formidable coup de poing dans l'estomac, quand l'un de ses compagnons l'arrêta :

— N'oubliez pas qu'elle est l'amie de Stauffer...

Le soir même, le commandant Stauffer avait convoqué l'Oberst Heiser dont il était fort mécontent. Il y avait dans son bureau un agent des Japonais nommé Ikito... L'Allemand écouta, au garde à vous, les remontrances de son supérieur au sujet des recherches entreprises pour retrouver un mystérieux parachutiste qui s'était évanoui dans les airs... Puis, Stauffer remarqua l'état de l'uniforme de son interlocuteur qui n'avait pas eu le temps d'aller se changer :

— Que vous est-il donc arrivé ?

— J'ai dîné avec Mlle Sorenson, dut avouer Heiser.

— Vous avez dîné ou pris un bain avec ?

Voulant s'expliquer, il raconta une histoire si invraisemblable de plats sautant tout seuls à la figure que Stauffer commença à douter de la raison de son collaborateur... Il l'entraîna chez Maria pour connaître la vérité. Lorsque la jeune femme le reçut, elle semblait fort inquiète et Stauffer trouva dans ce trouble la preuve certaine de son infidélité. Elle arriva pourtant à se disculper en accusant Heiser d'être si entreprenant qu'il avait même voulu la faire arrêter pour mieux la garder pour lui seul. Furieux, Stauffer se vengea de son agent en le faisant incarcérer. Il avait d'ailleurs un magnifique prétexte : l'Oberst ne lui avait-il pas tenu des propos déments ?

Tout à coup, son regard fut attiré par un livre qui remuait tout seul et il se souvint d'avoir remis quelques mois avant une somme importante à Ikito pour que celui-ci lui ramène un sérum capable de rendre un homme invisible. Il repensa à la disparition du propriétaire de la drogue : Franck Griffin, à l'étrange évanouissement du parachutiste signalé la veille ; aux histoires bizarres que Heiser lui avait racontées et il comprit qu'il n'était pas, à son tour, victime d'hallucinations et qu'un homme était bel et bien dans la pièce. Il s'approcha du livre et constata qu'il s'agissait de la liste des agents nazis en Amérique qu'Ikito lui avait remise et qui avait mystérieusement disparu de sa poche où elle se trouvait un instant auparavant. Il n'y avait donc plus de doute. L'Allemand sortit son revolver et le braqua dans une direction qu'il croyait être la bonne ; mais Franck avait prévu son geste et lui asséna un formidable coup de poing sur le crâne. Revenu à lui, Stauffer appela ses

gardes mais l'homme invisible avait eu tout le temps de s'en-fuir.

Quelques instants plus tard, une voix, que Schmidt connaissait maintenant, se fit entendre à l'oreille du menuisier pendant qu'un livre se posait tout seul sur la table. Frank lui demanda d'envoyer de toute urgence cette liste d'agents ennemis, puis il prit le téléphone pour rassurer Maria qu'il espérait inquiète à son sujet. Elle reconnut sa voix à l'appareil mais, malheureusement Stauffex était toujours dans l'appartement de la jeune femme. Il lui fut facile de savoir où venait l'appel qu'elle avait reçu...

Peu après, Franck s'était rendu au siège de la Gestapo où on retenait Heiser prisonnier. Grâce à son pouvoir, il était parvenu à se faufiler dans la pièce en même temps qu'un garde en sortait. Il vint tout près de l'Allemand et se mit à lui parler à l'oreille. Heiser entendait bien une voix et sentait parfaitement un souffle chaud contre son oreille. Il ne pouvait douter qu'on lui reprochait les crimes :

— Vous avez seulement ce que vous méritez, Heiser, lui murmurait-on. Vous avez envoyé des milliers d'innocents dans cette pièce et maintenant vous y êtes vous-même ! Dans quelques heures vous serez fusillé et vous savez d'ailleurs très bien comment cela va arriver... Vous avez donné assez souvent l'ordre vous-même... Ils prétendent que vous êtes fou pour pouvoir vous fusiller ce soir et se débarrasser de vous.

— Mais qui êtes-vous ? Je ne peux pas vous voir ? s'écria l'Allemand affolé.

— Moi... je vous vois. Vous défilez votre col... vous marchez vers la porte, mais vous ne pourriez jamais la franchir ! Or, moi, je peux puisque je suis là !... et si je le veux, je peux vous libérer !

Heiser, qui savait l'horrible sort qui l'attendait pour y avoir si souvent envoyé les autres, se mit à supplier. Au point où il en était, pourquoi ne pas croire au miracle ?

— Libérez-moi, implorait-il en tombant à genoux. Sortez-moi d'ici ! Je ferai n'importe quoi mais je ne veux pas mourir !

— Tout ce que vous avez à faire c'est de répondre à ma question : Quels sont les plans pour l'attaque de l'Amérique ?

— Je vais vous le dire : nous allons envoyer des bombardiers

sur New-York pendant que des agents à nous saboteront l'industrie et qu'en même temps ils détruiront l'utilité publique...

— C'est un bien grand plan !

— Nous l'avons préparé pendant des années et on attend qu'un simple ordre pour l'exécuter.

— Quelle est la date de l'attaque sur New-York ?

Heiser commençait à devenir méfiant et à avoir peur de s'être laissé jouer comme un enfant. Aussi mit-il une condition pour répondre à cette dernière question.

— Je vous le dirai aussitôt que vous m'aurez fait sortir d'ici, promit-il.

Mais des pas résonnèrent dans le couloir et Franck en profita pour impressionner le prisonnier :

— Ils viennent... ils viennent vous tuer, murmura-t-il à son oreille. La date, Heiser, si vous voulez que je vous sauve !

— Ce soir !... Ils commencent ce soir ! Des milliers de bombardiers vont quitter Templehof pour New-York !... Sauvez-moi et je vous dirai tout !...

Les gardiens de Heiser venaient d'ouvrir et porte et d'envahir la pièce quand une grêle de coups s'abattirent sur eux sans qu'ils sachent d'où cela pouvait venir.

Franck profita du désarroi pour faire échapper le prisonnier qui devenait le sien et qu'il tenait solidement par le bras.

L'Allemand lui apprit qu'il avait un avion personnel et qu'il pourrait encore s'enfuir puisque la nouvelle de son arrestation n'avait certainement pas été répandue. Mais Franck voulait passer chez Schmidt afin de faire envoyer à Londres le message avertissant du danger menaçant les alliés.

Lorsque Franck arriva dans l'atelier du menuisier, il le trouva désert et complètement saccagé. La Gestapo, qui avait su d'où venait l'appel téléphonique, s'était rendu chez Schmidt, ils y avaient découvert le poste émetteur et emmené le menuisier qui refusait de parler. Franck s'apprêtait à s'en aller quand il aperçut Maria se dirigeant vers la boutique. Il la saisit par le bras à son passage près de lui :

— Que faites-vous ici ?

— La Gestapo écoutait quand vous avez téléphoné...

Il l'entraîna dans la boutique qu'il croyait toujours déserte pour pouvoir lui parler mais la porte

se referma mystérieusement sur eux. Dans l'obscurité qui régna alors il ne voyait que Maria. Elle seule avait pu le trahir :

— Vous voulez m'avoir, reprocha-t-il. Vous jouez des deux côtés de la barricade. Vous faites de l'espionnage pour les Allemands et vous voulez prétendre que vous êtes notre amié...

— Non... j'étais venue vous prévenir!...

— Ils ne m'auront pas !... Je dois sortir d'ici, déclara Franck.

Maria le supplia de l'emmener avec lui lorsque tout à coup le jeune homme sentit quelque chose qui s'abattait sur lui ; c'était une sorte de filet lui enserrant les membres. Puis il reçut un coup si violent qu'il s'évanouit.

Quand il revint à lui, il se trouva allongé sur une table avec deux hommes autour de lui et il reconnut le Japonais Ikito s'entretenant avec un chirurgien. Depuis un moment, les deux hommes s'employaient à ranimer cette forme indécise délimitée simplement par les mailles qui l'entouraient. Enfin, le filet s'agitait ; signifiant le réveil de l'homme invisible. Tout de suite, Ikito commença son chantage :

— Si vous voulez la vie sauve, donnez-moi votre drogue ! J'assure la garde de la femme qui était auprès de vous en retour de votre collaboration. Je me doute de votre vœux... Maria sera libérée au moment même où nous apprendrons le secret de votre transparence...

Mais tout ce que Ikito put apprendre : c'est que son précieux carnet, où il avait inscrit la liste des agents de l'Axe en Amérique et qu'il avait confié à Stauffer, avait été dérobé à celui-ci. Il faudrait donc au Japonais rendre des comptes à son gouvernement sur la légèreté qu'il avait commise en se séparant du fameux livre.

Ikito écoutait, d'apparence impassible, mais profondément accablé. Un instant, il avait quitté du regard le filet et Franck avait profité de cela pour se glisser or des mailles et se précipiter sur le Japonais et l'immobiliser.

Maria gémissait dans la pièce voisine ; il courut la délivrer car il comptait bien se servir de ses capacités de pilote pour s'échapper d'Allemagne. Les deux jeunes gens se rendirent à l'aérodrome où l'avion de Heiser se trouvait garé et ils décollèrent.

Les Allemands s'étaient aperçus du départ insolite d'un de leurs avions, commencèrent à tirer sur

L'appareil. Franck fut atteint par une balle ennemi et s'évanouit dans la carlingue pendant que Maria s'ingéniait à sortir son avion de la zone dangereuse. Montant assez haut pour être à l'abri, elle continuait à voler lorsqu'elle s'aperçut que Franck perdait abondamment son sang, alors qu'il retrouvait un aspect humain. Elle brancha les commandes automatiques de pilotage et vint vers le blessé qu'elle précipita par-dessus bord.

Mais tous les deux devaient se retrouver quelques temps après dans un hôpital anglais car elle avait pris soin de fixer un parachute au corps de l'homme qu'elle aimait. Le colonel, venu au chevet de Franck pour le féliciter d'avoir si bien réussi sa mission lui assura que Maria était un de leurs meilleurs agents. Pendant qu'une idylle s'ébauchait en Angleterre, l'Amérique était avertie du danger qui la menaçait, grâce au dévouement et à l'habileté de l'Agent Invisible.

FIN

L'ANNUAIRE PROFESSIONNEL

LE TOUT CINÉMA

fondé en 1922

est le livre de chevet
de tous ceux qui aiment le Cinéma

En vente à nos bureaux :

5, Rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS

Prix : franco 2.800 fr. (2 vol. reliés d'env. 800 pages
complété par de nombreuses photographies)

Règlement par versement au C. C. P. :

« Tout Cinéma-Paris 5383-80 »

MON FILM D'AVENTURES

- | | | |
|--------------------------------------|----------------------------------|------------------------------------|
| 1. Les Desperados. | 11. Les Indomptés. | 21. Le Passage du Canyon (épuisé). |
| 2. Arizona. | 12. Le dernier des Peaux Rouges. | 22. L'Escadrille des Aigles. |
| 3. L'Aigle des Mers. | 13. La Belle Esclave. | 23. Cheyenne. |
| 4. Aventure en Birmanie (épuisé). | 14. Les Pirates de Monterey. | 24. Du Sang sur la neige. |
| 5. La Grande Maguet. | 15. Le Mangeur d'Hommes. | 25. Singapour. |
| 6. Cinquième Bureau. | 16. La Fièvre Tzigane. | 26. Le Vaisseau Fantôme. |
| 7. Yak le Harponneur. | 17. La Sauvagesse Blanche. | 27. La Caravane Héroïque. |
| 8. La Terre sera rouge. | 18. Le Signe du Cobra. | 28. Casablanca. |
| 9. Le Fils de Robin des Bois. | 19. Les Anges des Ténèbres. | 29. San Antonio. |
| 10. Aladin ou la Lampe Merveilleuse. | 20. Le Régiment des Bagarriers. | 30. Cape et Poignard. |

MON FILM POLICIER

- | | | |
|-------------------------------|-------------------------------------|--------------------------------------|
| 1. Les Saboteurs. | 12. Le Suspect. | 22. On demande un assassin. |
| 2. La Fillette du Loup-Garou. | 13. Le retour de l'Homme invisible. | 23. Ville conquise. |
| 3. Quel des Orfèvres. | 14. Mon cher Assassin. | 24. Agent secret. |
| 4. J'accuse cette femme. | 15. Trafiquants de la mer. | 25. Tanger. |
| 5. Traquée. | 16. Le Mort accuse. | 26. Le crime de Mme Lexton. |
| 6. L'Heure du Crime. | 17. Crime sans châtiement. | 27. L'Amant sans visage. |
| 7. En marge de l'enquête. | 18. Femme dangereuse. | 28. Suzanne et ses Brigands. |
| 8. Halte, Police! | 19. Le mystérieux M. Sylvain. | 29. L'ombre d'un doute. |
| 9. Les Démon de la Liberté. | 20. 56, rue Pigalle. | 30. Et tournent les chevaux de bois. |
| 10. Othello. | 21. Cinquième Colonne. | 31. M. Grégoire s'évade. |
| 11. Les mains qui tuent. | | |

EN VENTE PARTOUT : 20 francs. — Franco : 25 francs

« MON FILM POLICIER »
paraissant tous les mois

Société « Le Film Romancé »
éditeur, 5, rue du Faubourg-
Poissonnière, Paris (9^e).

Le Gérant : F. CHANCEREL

ABONNEMENT

Un an (12 livraisons).. 225 fr.

Etranger (un an) 300 fr.

Chèque postal : Tout Cinéma
Paris 5383-80.

Abonnement aux trois séries
complètes :

AMOUR, AVENTURE, POLICE

Un an (36 numéros).. 650 fr.

Etranger 850 fr.

